HAL open science

Les usages populaires du logement dans un grand ensemble de Berlin-Est

Cécile Cuny

To cite this version:

Cécile Cuny. Les usages populaires du logement dans un grand ensemble de Berlin-Est. Espaces et sociétés (Paris, France), 2011, 144-145, pp.89-104. 10.3917/esp.144.0089 . hal-00722359

HAL Id: hal-00722359

https://hal.science/hal-00722359v1

Submitted on 23 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les usages populaires du logement dans un grand ensemble de Berlin-Est
par Cécile Cuny

Résumé en français :
Cet article porte sur les usages populaires du logement. Il s'appuie sur une enquête ethnographique menée dans le quartier nord du grand ensemble de Marzahn à Berlin-Est. Il confronte trois ménages au statut socio-professionnel identique (leurs ressources principales proviennent des aides sociales) mais qui développent des usages différents du logement. Cette différenciation dépend de la composition sociale et de l'inscription géographique des réseaux d'interconnaissance dans lesquels leurs membres sont insérés. Les usages que je qualifie de « populaires » sont marqués par une forte sociabilité entre voisins appartenant au même groupe familial élargi et identifient une catégorie sociale qui se caractérise par un faible capital culturel et social.

Mots-clefs : rapports au quartier, réseaux sociaux, classes sociales, grands-ensembles, ancienne Allemagne de l'Est.

Résumé en anglais :
This article deals with the popular uses of housing. Its results are based on an ethnographic inquiry in the great housing estate of Marzahn, East Berlin. It compares three households which share the same socio-professional status but develop different uses of housing. This differentiation is linked with the social composition and geographic dispersion of the households' social networks. In that context, popular uses of housing correspond with a strong sociability among people belonging to the same family (conceived in a large sense) and identify a social category characterized by a low cultural and social capital.

Key-words : social use of urban space, social networks, social classes, great housing estates, former East-Germany.

Résumé en espagnol :
Este artículo trata de los usos populares de la vivienda. Se apoya en una investigación etnográfica llevada en el barrio norte del gran conjunto de Marzahn al Este de Berlín. Confronta tres hogares con estatuto socioprofesional idéntico (sus recursos principales provienen de asistencias sociales) pero quienes desarrollan usos diferentes de la vivienda. Esta diferenciación depende de la composición social y de la inscripción geográfica de las redes de interconocimiento en las cuales sus miembros se insertan. Los usos que cualifico de “populares” se caracterizan por una sociabilidad fuerte entre vecinos que pertenecen al mismo grupo familiar extendido e identifican una categoría social que se caracteriza por un débil capital cultural y social.

Palabras-llaves : relaciones al barrio, redes sociales, clases sociales, grande conjuntos, antigua Alemania del Este.

Longueur de l'article : 41957 signes, notes et espaces compris

Les usages populaires du logement dans un grand ensemble de Berlin-Est

Fête d'immeuble organisée par l'association du « Café de la Tour », Marzahn Nord, avril 2005

La photographie ci-dessus représente la cour d'un immeuble situé dans le quartier nord du grand ensemble de Marzahn à Berlin-Est (se reporter à la carte ci-après). Elle a été prise en 2005 pendant une fête de quartier. Les animations proposées aux familles du voisinage investissent l'ensemble des espaces collectifs des immeubles. Ce mode d'inscription spatiale de la sociabilité familiale distingue les familles populaires des autres catégories sociales qui habitent ce grand ensemble et contribue à lui donner une ambiance « populaire ».

Le statut « populaire » ou « ouvrier » de cet espace ne va cependant pas de soi. Sa construction débute en 1976 dans le cadre de la politique d'expansion économique et scientifique de « Berlin, capitale de la RDA » décidée la même année par le Bureau politique du *Sozialistisches Einheitspartei Deutschlands*[1]. Durant les années 1980, Berlin-Est accueille ainsi des flux importants de main d'œuvre en provenance d'autres régions de la RDA qui sont absorbés par les grands ensembles construits à la périphérie (Dufaux, 1997). D'après trois enquêtes effectuées à Marzahn durant les années 1980 par une équipe de l'Institut de sociologie marxiste-léniniste de l'Université Humboldt de Berlin, la population se compose alors de 7 % d'ouvriers peu ou pas qualifiés, de 40 % d'ouvriers qualifiés, de 23 % de techniciens et de 24 % de personnes diplômées de l'enseignement supérieur (Niederländer, 1987, p. 22). Par rapport aux données disponibles pour l'ensemble de Berlin, les personnes peu qualifiées ou sans qualification sont sous-représentées tandis que les techniciens et les diplômés du supérieur sont surreprésentés[2]. La proportion d'ouvriers qualifiés est légèrement inférieure à la moyenne berlinoise[3]. A cela, il faut ajouter que le profil de Berlin-Est est beaucoup moins industriel que celui d'autres grandes villes de RDA[4]. Ainsi, la composition sociale

1 *Parti socialiste unifié d'Allemagne* : fondé en 1946 à partir d'une fusion des partis communistes et socialistes est-allemands, il s'agit du parti au pouvoir pendant les 40 ans de dictature socialiste en RDA.

2 En 1978, les ouvriers peu ou pas qualifiés représentent 21 % de la population berlinoise tandis que les détenteurs d'un diplôme de technicien ou du supérieur représentent respectivement 15 % et 13 % de la population berlinoise (Staatliche Zentralverwaltung für Statistik, Bezirkstelle Berlin, 1978).

3 Cette catégorie représente 49 % de la population berlinoise en 1978 (Staatliche Zentralverwaltung für Statistik, Bezirkstelle Berlin, 1978).

4 A titre indicatif, en 1988, la part des actifs travaillant dans les administrations et services publics représente 41,5 % à Berlin-Est contre 26 % à Dresden et 23 % à Karl-Marx Stadt (aujourd'hui Kemnitz). La situation est inversée pour la part des actifs travaillant dans l'industrie : 27 % à Berlin-Est contre 44 % à Dresden et 48 % à Karl-Marx Stadt (Statistisches Amt der DDR, 1988).

du grand ensemble de Marzahn au début des années 1990 est proche de celle des villes nouvelles d'Ile-de-France (Cergy-Pontoise et Marne-la-Vallée) étudiées par l'équipe de Nicole Haumont (Haumont *et al.*, 1999) : les employés et les professions intermédiaires représentent une part importante dans la population active[5].

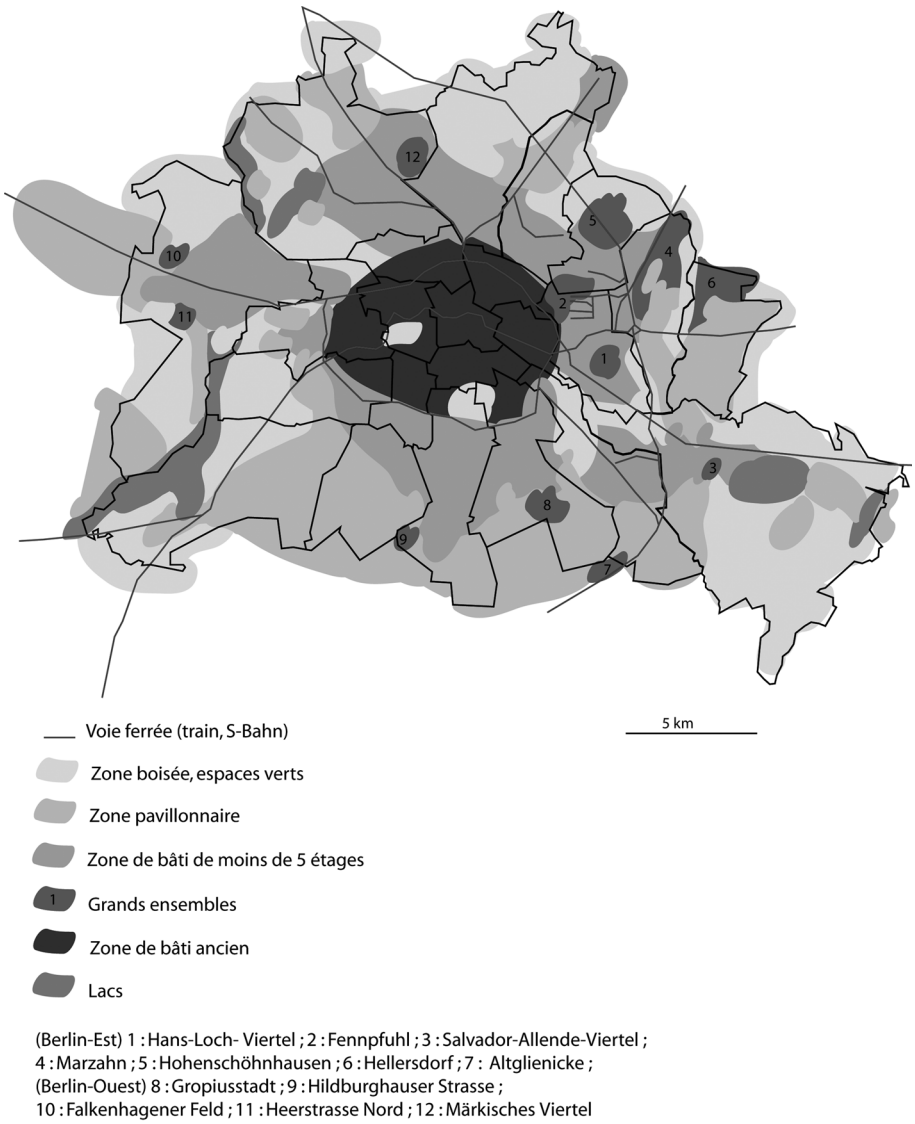
Malgré ces spécificités, à la réunification, la dégradation de la situation sociale de la population de cet espace est considérée par les pouvoirs publics comme le scénario le plus plausible au regard des transformations sociales qu'ont connus les grands ensembles ouest-allemands durant la décennie précédente. Le Sénat de Berlin[6] lance ainsi un programme de rénovation dont l'un des objectifs explicites est d'y préserver la « mixité sociale ». A la fin des années 1990, ce programme est complété, dans le quartier nord du grand ensemble de Marzahn, par un dispositif de lutte contre les effets de la ségrégation socio-spatiale. A cette époque, plusieurs enquêtes sociologiques insistent en effet sur la sélectivité sociale des mobilités résidentielles au départ et à destination de ce type d'espaces et sur l'émergence de nouvelles formes de pauvreté (Häußermann, Kapphan, 2000 ; Keller, 2005 ; 2007). Comment définir aujourd'hui les catégories « populaires » ? La prise en compte du statut socio-professionnel suffit-elle à les repérer ?

Je répondrai à ces questions à partir d'une enquête ethnographique sur les usages du logement dans le grand ensemble de Marzahn. La longue tradition de recherches empiriques menées sur les grands ensembles français depuis les années 1950 atteste que le logement constitue un cadre d'observation pertinent pour rendre compte des rapports sociaux de classe. Le logement correspond en effet à un lieu de rencontres inévitables. La forme plus ou moins conflictuelle que prennent ces rencontres dépend de la distance sociale qui sépare des familles aux projets résidentiels différents mais artificiellement rapprochées (Chamboredon, Lemaire, 1970). Dans ces conflits, les familles immigrées ou dépendantes des aides sociales font les frais des stratégies de distinction qui leur assignent la position la plus basse au sein de la hiérarchie sociale du grand ensemble. Leurs usages de l'espace font ainsi l'objet d'une stigmatisation systématique par les autres groupes sociaux qui peuplent le grand ensemble (Althabe, 1993 ; Pinçon, 1982). Dans le contexte des grands ensembles est-allemands, ces familles sont en général considérées comme « irrespectueuses et asociales » (Keller, 2007). Entrer par le logement pour identifier des usages spécifiques de l'espace urbain conduit ainsi à analyser les rapports sociaux de classe dans leur dimension culturelle plutôt que statutaire. Une telle stratégie s'avère particulièrement féconde dans le cas de Marzahn. Ma démarche consiste à confronter trois ménages au statut socio-professionnel identique (leurs ressources principales proviennent des aides sociales) mais qui développent des usages différents du logement. Contrairement aux cas analysés par les sociologues français dans les années 1960 et 1970, la différenciation de ces usages ne tient pas à celle des projets résidentiels, puisque les trois ménages auxquels nous avons affaire sont « captifs » du grand ensemble. Elle dépend plutôt de la composition sociale et de l'inscription géographique des réseaux d'interconnaissance dans lesquels leurs membres sont insérés. Dans ce contexte, les usages que je qualifie de « populaires », en me référant à plusieurs travaux des années 1950 et 1960 menés sur les milieux ouvriers dans les villes européennes, sont marqués par une forte sociabilité entre voisins appartenant au même groupe familial élargi. Ils identifient un groupe qui se différencie de ceux avec lesquels il partage le même statut socio-professionnel par son faible capital culturel et social.

---

5 En 1991, la part des employés dans la population active de Marzahn est de 61,5 % (Statistisches Landesamt Berlin, 1992) tandis qu'elle représente 55,4 % de la population active de Marne-la-Vallée et 57,3 % de celle de Cergy Pontoise en 1990 (Haumont *et al.*, p. 56).

6 La ville de Berlin représente à la fois un *Land* et une commune. Le pouvoir exécutif y est assuré par un Sénat et le pouvoir législatif par une assemblée parlementaire. Les Sénateurs remplissent à la fois les fonctions de ministres et de chefs des services administratifs municipaux et les parlementaires, celles de députés et de conseillers municipaux.



Principaux types d'habitat à Berlin à la fin des années 2000

Le logement : un lieu préservé des obligations familiales

Birgitt Schneider et moi faisons connaissance dans un café associatif du quartier par l'intermédiaire d'une bénévole, Luisa Thuringer. Birgitt y passe les mercredis et les jeudis de chaque semaine. Les autres jours, elle s'occupe de l'entretien des toilettes d'un grand magasin situé dans le sud de l'arrondissement. Elle ne touche pas de salaire mais les pourboires que lui laissent les clients lui permettent de compléter ses aides sociales :

« Une fois que j'ai payé mes 281 € de loyer, mes 64 € d'électricité, les 50 € d'essence pour ma mobylette, et les 100 € du jardin [familial], il ne me reste plus grand chose pour la fin du mois. Au magasin, j'ai aussi droit à un repas gratuit le midi. »

Depuis le mois d'avril 2005, Birgitt habite un studio situé dans un immeuble voisin de celui qui abrite le café. Elle me fait visiter son logement à l'occasion de l'entretien que je réalise chez elle. La pièce principale est meublée d'un canapé, d'une armoire et d'étagères en formica neuves sur lesquelles sont disposés des objets fantaisie. Avant l'entretien, Emma, l'une des belles-filles de Birgitt, nous aide à porter ses courses et attire mon attention sur un verre à l'intérieur duquel la lumière dessine le relief scintillant d'un petit chien. Nous commençons par aborder les circonstances de son emménagement dans le studio qu'elle habite actuellement.

Birgitt est originaire du centre de Berlin-Est. En 1985, après la naissance de leur troisième enfant, elle et son mari obtiennent auprès du service du logement de leur arrondissement un appartement de quatre pièces, situé à proximité de son studio actuel. A l'époque, elle travaille comme agent de circulation pour l'entreprise est-berlinoise de transports publics tandis que son mari est conducteur de poids lourds sur un chantier de

construction. En 1995, Birgitt est licenciée, elle retrouve cependant un emploi dans une société de surveillance jusqu'aux premiers signes de son cancer, au début des années 2000. Entre-temps, elle s'est séparée de son mari et ses quatre enfants ont quitté le foyer familial pour des logements situés à proximité du sien. Elle change d'appartement lorsque l'aggravation de son cancer ne lui permet plus d'entretenir son logement ni d'assurer la garde de ses petits-enfants.

A l'écouter parler des relations qu'elle entretient avec ses voisins, on vit à Marzahn Nord comme dans un village : les personnes se connaissant au moins de vue et il suffit d'une occasion pour que des liens d'amitié se nouent.

« Comme dit, je connais Luisa de l'aire de jeu, par ses enfants. Mais au début, ce n'était que de nom. C'était seulement Madame Thuringer, et pas Luisa. Tu comprends ? Et moi, j'étais seulement la maman des enfants Schneider, Madame Schneider. Tu comprends ? Je n'étais pas Birgitt. (...). Par les enfants on apprend vraiment à se connaître. (...) Dans l'appartement, je n'aime pas avoir d'enfants. Les grands ne me dérangent pas, ils savent s'occuper, ils peuvent jouer tranquillement, ça ne dérange pas, mais les petits comme Miri et Emil, ils crapahutent partout, tu sais, et puis t'en mettent plein partout, ils gribouillent, oh non ! C'est plus pour moi ! Dehors, ça me dérange pas, y a le bac à sable, au jardin non plus, ça me dérange pas, je suis dehors avec eux et ils peuvent se défouler tant qu'ils veulent, ça me dérange absolument pas, mais dans l'appartement, comme dit, c'est trop petit. »

A un autre moment de l'entretien, elle m'avoue cependant faire quelques exceptions pour sa fille :

« De tous mes petits-enfants, seul Emil, le fils de ma fille, est mon petit-fils à 100 %. Ce n'est pas que je le préfère aux autres, je les aime tous, mais si mes fils divorcent ou se séparent, c'est évident que les enfants resteront avec leur mère et moi je les verrai à peine une fois l'an. Emil c'est différent, il restera toujours de mon côté. »

Les relations d'amitié qu'elle noue dans le voisinage sont aussi liées aux liens familiaux que tissent ses enfants. Pour comprendre les discussions auxquelles j'assiste au café il me faut par exemple dénouer les liens de parenté qui existent entre les différents habitués : Hugo, l'un des fils de Birgitt, est en ménage avec Emma, la fille de Friedrich et de Gisela, deux voisins de Luisa qui fréquentent aussi le café.

Au cours de l'entretien, je lui montre les photographies que j'ai réalisées de plusieurs espaces du quartier. Voici la lecture qu'elle en fait :

«(*Birgitt*) – Je ne vois pas où c'est, ça. (*Moi*) – C'est devant le East Gate [nom donné au centre commercial situé dans le centre de l'arrondissement]. (*Birgitt*) – Je passe souvent devant mais je n'y suis jamais allée. Je ne suis jamais allée à East Gate. Oui, je vois, c'est en direction de Poelchaustrasse, où habite mon fils. (*Moi*) – Ici c'est la Märkische Allee. (*Birgitt*) – Je passe ici en mobylette pour aller au travail. Et là c'est la Havemannstrasse, n'est-ce pas. Le bus passe ici en direction du tram. [Me désignant un passant] Je le connais aussi ce mec-là » [Entretien mars 2006 et notes de terrain février 2006].

L'aménagement du studio de Birgitt n'est plus conçu pour accueillir ses enfants et ses petits-enfants mais correspond davantage à ses convenances personnelles. Pour autant, un tel repli reste compatible avec une inscription dans des formes locales de sociabilité. La structure du réseau d'interconnaissance auquel appartient Birgitt présente plusieurs similitudes avec celle que Norbert Elias et John Scotson décrivent pour la zone 2 de Winston Parva, une petite ville d'Angleterre au sein de laquelle ils étudient les rapports sociaux de classe dans les années 1960 (Elias, Scotson, 1997, p. 117-125). A l'instar de cette zone, le voisinage de Birgitt est marqué par la prégnance d'un modèle particulier de structure familiale : il compte beaucoup de familles nombreuses ; les enfants qui quittent le foyer familial restent dans le quartier et s'établissent dans un logement situé à proximité de celui de leurs parents. Surtout, les rapports de voisinage sont organisés autour des mères de famille. Dans ce contexte, on peut interpréter le déménagement de Birgitt dans un logement individuel comme une façon de marquer ses distances par rapport à son rôle de mère et aux charges familiales qui lui incombaient jusque là. C'est elle qui mobilise désormais le soutien de sa fille ou des compagnes de ses fils pour l'accomplissement de ses tâches quotidiennes. Norbert Elias et John Scotson attribuent ce modèle de structure familiale à l'activité des femmes (Elias,

Scotson, 1997, p. 120). A Marzahn Nord, la plupart des hommes et des femmes qui constituent le voisinage de Birgitt sont au chômage de longue durée, et cela quelle que soit la génération considérée. Ainsi, l'enquête menée dans les années 1950 par Michael Young et Peter Willmott dans un quartier ouvrier de Londres suggère une hypothèse qui correspond mieux au cas de Marzahn Nord : l'inscription locale des groupes familiaux élargis (c'est-à-dire composés des familles alliées par les mariages) est liée à leurs stratégies résidentielles (Young, Willmott, 1983, pp. 51-64). Birgitt est installée dans le quartier depuis la période socialiste. Mais les grands ensembles orientent encore certaines trajectoires résidentielles après cette période. Par exemple, Luisa Thuringer, la bénévole du café à laquelle Birgitt fait référence dans son entretien, s'installe à Marzahn Nord au milieu des années 1990 grâce aux relations familiales qu'elle et son mari entretiennent dans le voisinage avant leur installation. Par ce biais, ils sont au courant des possibilités de logements qui se libèrent et peuvent compter, dès leur arrivée, sur un réseau d'interconnaissance déjà constitué dans lequel ils n'ont aucun mal à s'intégrer. Ainsi, le vide laissé par les départs sélectifs du quartier après la réunification rend possible des stratégies de regroupement résidentiel des familles qui étaient plus difficiles à mettre en place dans le contexte d'un accès contrôlé au logement pendant la période socialiste[7].

Le rapport que Birgitt entretient à son logement s'inscrit dans un rapport au quartier que l'on peut caractériser de la façon suivante : le quartier définit une sphère de proximité tissée par les liens familiaux et les trajets quotidiens. Comme le montre le commentaire qu'elle fait des photographies que je lui présente pendant l'entretien, un lieu est reconnu pour autant qu'il est associé à un proche (« où habite mon fils ») ou parcouru quotidiennement (« je passe ici en mobylette pour aller au travail »). Le rapport que Birgitt entretient à son quartier correspond ainsi à la description que Richard Hoggart fait de la vie des quartiers ouvriers anglais dans les années 1950 : les familles ouvrières impriment leur marque à l'ensemble de la vie du quartier à travers l'usage intensif qu'elles font des rues ou des commerces de proximité (Hoggart, 1970 [1957], p. 100-101). A Marzahn Nord, les activités sociales de ces familles restent en effet limitées à une sphère que leurs membres peuvent parcourir à pied ou en véhicule léger depuis leurs logements. Elles composent la clientèle principale des commerces du quartier qui adaptent leurs prestations à la modicité des budgets et aux goûts populaires pour les objets baroques et bariolés que l'on rencontre par exemple dans l'intérieur de Birgitt Schneider.

Le mythe pionnier

Greta Dahlewitz m'est présentée en février 2005 pendant une réunion de l'initiative de défense des locataires, à laquelle elle adhère depuis l'annonce du projet de démolition de son logement en 2003[8]. Elle avait emménagé dans un quatre pièces situé au dixième étage d'un immeuble du quartier avec son mari Jörg et ses deux jeunes enfants à leur arrivée à Berlin-Est en 1987.

« Quand nous avons déménagé ici à Berlin, nous avions reçu plusieurs offres de logements à Hohenschönhausen, Hellersdorf, Lichtenberg [trois autres grands ensembles

7 Pendant la période socialiste, l'accès aux grands ensembles était géré par les municipalités, les entreprises et les coopératives. Sur les critères d'attribution de ces trois filières de logement, *cf.* Rowell, 2006, p. 176-208. A la réunification, la conversion du parc de grands ensembles est-allemands en logements sociaux ne concerne qu'une partie du parc de logements (entre 35 % et 45 % à Berlin) et s'inscrit dans le cadre d'accords passés entre les *Länder* et les différents bailleurs (Borst, 1996). Depuis le début des années 2000, le marché immobilier berlinois est très distendu. Dans ces conditions, les loyers du marché sont souvent équivalents voire inférieurs à ceux du logement social de sorte qu'il n'existe plus de distinction effective entre les deux parcs à Marzahn.

8 Depuis la réunification, les villes est-allemandes sont confrontées à ce que les chercheurs en urbanisme et les géographes désignent par le terme de « déclin urbain » (*Stadtschrumpfung*). Ce phénomène se manifeste par des pertes importantes de population dans les centres urbains et les grands ensembles (Rietdorf, Liebmann, Haller, 2001) et s'explique, d'une part, par la crise des anciens centres industriels est-allemands qui pousse de nombreux Allemands de l'Est à quitter leur ville d'origine pour aller s'installer en ancienne RFA et, d'autre part, par la relance de la périurbanisation. Face à ce problème une commission interministérielle a été chargée en 2000 d'élaborer un rapport qui a servi de base au programme de « restructuration urbaine à l'Est » (*Stadtumbau Ost)* lancé en 2002 afin de démolir environ 400 000 logements dans l'ensemble de l'ancienne RDA (Bundesministerium für Verkehr, Bau- und Wohnungswesen, 2000). Marzahn Nord est le premier quartier berlinois concerné par ce programme.

est-berlinois] mais c'est cet appartement qui nous a plu au bout du compte. Il faut dire qu'à l'époque, certains immeubles qui nous cachaient la lumière n'étaient pas encore debout. Oui, nous sommes venus ici, les enfants sont allés à l'école et au début, il n'y avait encore absolument rien, il n'y avait pas d'arbres, pas d'arbustes, il n'y avait que du sable ! Ici il n'y avait que du sable ! Du sable, du sable et encore du sable ! ».

Au moment où le couple emménage à Marzahn, Jörg est inspecteur de police. Il a été muté de Karl-Marx-Stadt [Kemnitz], la ville dont lui et Greta sont originaires, à Berlin-Est. À Karl-Marx-Stadt, Greta travaillait comme éducatrice dans une école de sport. Elle profite de son arrivée à Berlin-Est pour changer d'activité professionnelle et trouve un emploi dans les services administratifs d'une entreprise de construction. À la réunification, l'entreprise ferme, Greta enchaîne un stage de reconversion dans le secrétariat, plusieurs emplois subventionnés dans le secteur à but non lucratif et des périodes plus ou moins prolongées de chômage. Jörg est licencié en 1994. Il s'associe avec un ami au chômage pour monter un bureau de recrutement qu'il peine à faire tourner.

Tous les deux s'investissent dès le début des années 1990 dans les écoles de leurs enfants et dans la section locale du parti néo-communiste (*Partei des Sozialistischen Demokratismus - PDS*). Pendant plusieurs années, les réunions de cette dernière organisation se tiennent dans leur logement. Au début des années 2000, Greta participe aussi aux activités d'un groupe de « médiateurs » qui servent d'intermédiaires dans les conflits de voisinage. Elle quitte le groupe, ne se trouvant aucune affinité avec les usagers du service proposé :

« (*Greta*) – Je n'avais plus envie. Toujours rester à Kiek In [centre social qui héberge les médiateurs] et avec... [soupire]. Parce que Kiek In a une clientèle particulière. C'est certainement pas les gens qui habitent dans les Terrasses d'Ahrensfelde [résidence issue du projet de restructuration urbaine] qui vont là-bas, par exemple. Parce que ce centre social, j'en ai fait l'expérience à Hellersdorf, c'est surtout un point de rencontre pour les gens défavorisés (*soziale Schwache*) ou pour des gens qui, en pratique, n'ont plus les moyens de sortir du quartier. Et du point de vue de l'intellect, la plupart de ces gens n'ont pas grand-chose dans la tête (*die nicht so drauf sind*), et je n'ai pas forcément envie de les connaître de très près. (*Moi*) – Tu veux dire qu'ils ne sont pas très éduqués ? (*Greta*) – Ben c'est que, je n'ai pas envie d'avoir toujours affaire à ces gens, j'ai aussi envie de discuter avec des gens dont je peux aussi attendre quelque chose qui va me faire avancer. J'ai pas envie de seulement faire avancer d'autres gens, j'ai aussi envie qu'on me fasse avancer moi, et ça c'est possible qu'avec des personnes... (...) Avec les autres, tu peux juste encore discuter de *Bildzeitung* [titre de la presse de boulevard] ou d'une autre idiotie, et ça, ça ne me dit rien. »

En 2004, lorsque le projet de restructuration urbaine est achevé, ils sont tous les deux au chômage depuis plus d'un an et vivent des aides sociales. Dans ces conditions, ils doivent renoncer au logement qui leur était destiné dans la résidence issue de la démolition parce qu'ils ne peuvent en payer le loyer. Ils souhaitent malgré tout rester dans le quartier et sont relogés dans un immeuble du parc de la société municipale situé plus au sud du quartier [Entretien mai 2005].

La structure de la famille de Greta correspond au modèle nucléaire. Elle est liée à la mobilité professionnelle de Jörg, qui les éloigne du noyau familial basé dans la ville d'origine. Dans ce contexte, le voisinage constitue un espace parmi d'autres et non exclusif des autres pour nouer de nouvelles relations sociales. À en juger par la diversité des sphères d'activités que Greta et Jörg investissent dans leur quartier (section politique locale, école, initiative de défense des locataires) et par la façon dont Greta motive son départ du groupe de médiateurs, ces relations répondent moins à un principe de proximité spatiale qu'à un principe électif de proximité sociale. Dans le cas de Greta, la structure familiale nucléaire s'inscrit ainsi dans un système de relations diversifiées où la proximité sociale s'accommode parfaitement de la distance spatiale entre les membres de la famille, du groupe professionnel ou du réseau d'amis.

La dispersion géographique des réseaux d'interconnaissance dans lesquels Greta et son maris sont insérés n'est cependant pas incompatible avec un fort attachement au logement et au quartier, qui se manifeste par exemple à travers son investissement dans l'initiative locale de défense des

locataires puis le souhait de rester dans le quartier après la démolition de son logement. Certes, on peut faire l'hypothèse que cet attachement est lié à la trajectoire de déclassement social du couple : rester dans le quartier permet de conserver les relations sociales locales dans le contexte où celles qui relèvent de réseaux socio-professionnels deviennent plus fragiles. Néanmoins, cet attachement contraint se combine à une identification plus ancienne au projet de construction des immeubles. Le « sable », que Greta évoque dans son entretien, est en effet un motif récurrent des récits que les couches intellectuelles de Marzahn font de la construction du secteur (Bezirksamt Marzahn von Berlin, 1999 ; Rohnstock, 2004). À l'occasion d'une conférence d'histoire locale organisée à la bibliothèque municipale, la bibliothécaire témoigne par exemple de « l'aventure » qu'a constituée son arrivée à Marzahn, la vue des champs boueux et sa participation à la naissance d'une ville nouvelle [Notes de terrain février 2006]. Le récit de cette bibliothécaire et celui de Greta sont donc autant de déclinaisons du récit fondateur que d'autres auteurs ont repéré pour les villes nouvelles françaises et dans lequel les habitants issus des couches intellectuelles incarnent la figure du « pionnier » (Saint-Pierre, 2003). Ces habitants s'approprient ainsi la ville en intégrant son histoire à leur histoire personnelle et inversement.

Les statuts de Aussiedler et de Spätaussiedler

De façon générale, le terme de « Aussiedler » désigne les descendants d'anciens émigrés ou déportés allemands qui peuvent, en vertu du droit du sang, obtenir la nationalité allemande s'ils quittent leur pays d'origine pour s'installer définitivement en Allemagne. Ce statut est défini par la loi fédérale relative aux déportés et aux demandeurs d'asile (*Bundesvertriebenen- und Flüchtlingsgesetz – BVFG*) du 19 mai 1953. A partir de 1993, les personnes qui immigrent en vertu de ce statut sont considérées comme des migrants tardifs, ce qui s'illustre dans l'usage du préfixe « Spät- » signifiant littéralement « plus tard ». Les « Spätaussiedler » proviennent majoritairement des pays de l'ancienne Union Soviétique.

Ces flux sont répartis entre les différents *Länder* à leur arrivée en Allemagne selon une logique de quotas. Le *Land* de Berlin accueille 2,7 % des Aussiedler et Spätaussiedler acceptés sur le territoire allemand, soit environ 2 500 personnes par an depuis le début des années 1990 (Bade, Oltmer, 2003, p. 21). En 2005, la mairie de l'arrondissement de Marzahn-Hellersdorf estime que la population de *Aussiedler* et de *Spätaussiedler* résidant sur son territoire est comprise entre 25 000 et 35 000 personnes, c'est-à-dire qu'elle représente entre 10 % et 14 % de la population de l'arrondissement. A titre indicatif, la proportion d'étrangers dans la population totale de l'arrondissement est de 3,4 % la même année (Bezirksamt Marzahn-Hellersdorf, 2006, p. 10).

Les politiques de peuplement pratiquées par la société immobilière de Marzahn dans les années 1990 ont concentré cette catégorie de la population dans les fractions peu valorisées du parc de logements en grand ensemble, c'est-à-dire dans les logements non rénovés situés dans le nord de l'arrondissement. Lorsqu'en octobre 2003, j'interroge l'urbaniste en charge du dispositif de lutte contre la ségrégation socio-spatiale mis en place à Marzahn Nord, celle-ci estime que les *Aussiedler* et *Spätaussiedler* représentent entre 4000 et 6000 personnes, soit entre 18 % et 27 % de la population du quartier.

Un retour aux sources

Sacha Klein arrive à Berlin en 1993 à la faveur de la législation qui accorde la nationalité allemande aux personnes relevant du statut de *Spätaussiedler*. Lorsque j'arrive dans son appartement, il s'excuse du désordre :

« D'habitude je reçois très peu ici, en dehors de la famille bien sûr. ».

Au début de notre entretien, il m'explique comment ses aïeux lui ont confié le devoir de ramener en Allemagne ce qu'il appelle son « clan », qu'il me dénombre à une centaine de personnes. Il conçoit ainsi son arrivée en Allemagne comme un « retour » dans sa patrie d'origine (*Heimat*) et à ses racines (*Stammung*). Cependant, ce « retour » en Allemagne ne s'est pas fait sans sacrifices. Sacha Klein a quitté son emploi de metteur en scène et les amis qu'il avait au Théâtre de Krasnodar, une ville du Caucase dans laquelle il réside avant son départ pour l'Allemagne. Il lui faut donc trouver un logement, du

travail et se reconstruire un réseau de connaissances. La tâche est d'autant plus difficile qu'il arrive d'abord seul avec son fils afin de préparer l'arrivée des autres membres de sa famille. Ces sacrifices lui semblent cependant largement récompensés par la reconnaissance sociale et professionnelle qu'il acquiert dès les premières années de son installation à Berlin :

« C'est dur ici. Mais d'un autre côté, je dois dire que si je n'étais pas venu en Allemagne, je n'aurais pas pu pleinement me réaliser. Il n'y a qu'ici que j'ai réussi à publier quatre de mes livres. Un en allemand et trois en russe. »

À son arrivée à Berlin, *Land* dans lequel il est envoyé au hasard des quotas d'affectation de l'administration allemande, il est logé dans un foyer d'accueil à Köpenick où il organise des spectacles de théâtre pour les enfants et anime une chorale pour les adultes. C'est à l'occasion de l'une de ces représentations qu'il est repéré par une association culturelle de Marzahn, qui l'embauche dans le cadre d'une mesure de réinsertion sur le marché du travail pour un poste au service culturel de l'arrondissement [Entretien mai 2004].

Comme d'autres ménages de Aussielder rencontrés à Marzahn, Sacha Klein investit son logement à travers des formes de sociabilité essentiellement familiales. Les conditions relativement favorables d'accès à la citoyenneté allemande sont en effet déterminantes pour le projet migratoire qui caractérise ce groupe. A en juger par ses caractéristiques démographiques[9], ce projet correspond aux tendances migratoires actuelles : depuis les années 1970, les mouvements non illégaux en provenance des pays en voie de développement et à destination de l'Europe sont composés de personnes qualifiées dont le projet est orienté par la perspective d'une installation durable dans le pays d'accueil assortie d'une promotion sociale (Bade, 2002). Sacha Klein conçoit ainsi son départ pour l'Allemagne comme une installation définitive et irréversible, motivée par la volonté de s'assurer à lui-même et à son fils une position plus en vue que celle qu'ils peuvent espérer en tant que membres d'une « minorité » au sein de la mosaïque des peuples d'Union soviétique. La dépréciation du capital social, culturel et économique consécutif à la migration est assumée parce qu'elle est considérée comme un phénomène transitoire compensé par les bénéfices symboliques immédiats et par ceux qui sont reportés sur la seconde voire sur la troisième génération. Au moment de l'entretien, le fils de Sacha achève par exemple une formation d'ingénieur. Par rapport aux autres catégories de migrants, la spécificité du projet de ce groupe réside dans sa dimension collective : il implique l'ensemble des membres du groupe familial qui s'étend à plusieurs dizaines de personnes dans le cas de Sacha Klein.

Comme dans le cas de Birgitt, la structure des réseaux sociaux de Aussiedler est donc principalement familiale. Elle comprend les branches d'une même lignée (oncles, tantes, cousins) et les branches issues des alliances matrimoniales (belles-soeurs, beaux-frères). Sacha Klein parle ainsi plutôt de son « clan » que de sa « famille ». Pour autant, le mode d'inscription spatiale de ces réseaux familiaux de Aussiedler diffère de celui de la famille de Birgitt. Comme l'indique l'exemple de Sacha Klein, l'immigration du groupe familial ne se fait pas en une seule fois mais par vagues successives. La logique des quotas, par lesquels les différents *Länder* allemands tentent d'éviter la concentration géographique de ces migrants, sépare souvent les membres d'un même groupe familial en les affectant à des régions différentes d'Allemagne où celles-ci doivent s'installer pour pouvoir percevoir les aides sociales et les aides à l'intégration. De nombreux Aussiedler que j'ai rencontrés à Marzahn comptent ainsi des membres de leur famille dans d'autres régions d'Allemagne auxquels ils rendent visite à l'occasion des fêtes de fin d'année ou pendant les vacances scolaires, s'ils ne retournent pas dans leur pays d'origine. Bien souvent, les personnes logeant à proximité d'autres membres de leur famille ont immigré en même temps qu'eux ou ont eu la chance d'être affectées dans le même *Land* qu'eux. Mais dans ce dernier cas, l'installation des familles est trop récente pour permettre la mise en place de stratégies comparables à celles que l'on voit à l'œuvre dans le cas des familles que fréquentent Birgitt. Les réseaux sociaux de Aussiedler sont

9 En 1999, un sondage réalisé à Marzahn auprès de 300 *Aussiedler* et *Spätaussiedler* résidant dans l'arrondissement indique que 60 % des personnes interrogées possédaient un diplôme de l'enseignement supérieur dans leur pays d'origine. Seules 6 % d'entre elles ne possédaient aucun diplôme (Marburg *et al.*, 2000, p. 110.).

ainsi dispersés dans l'espace urbain (d'après mes observations, ils couvrent plusieurs arrondissements) et la concentration de ce groupe dans certains quartiers tient aux logiques de peuplement des sociétés immobilières. De ce fait, les formes de sociabilités familiales propres à ce groupe s'inscrivent dans des usages collectifs du logement qui permettent de fixer en certains points de l'espace urbain des communautés géographiquement dispersées.

Conclusion

A partir des différences observées dans la structure des réseaux d'interconnaissance des trois ménages analysés, il est possible de construire trois types de rapports au quartier ayant valeur d'hypothèses provisoires : le premier se caractérise par un rapport personnel et familier à l'espace urbain, qui tient à la fois à l'ancienneté résidentielle et aux relations de parenté existant entre les ménages composant un même voisinage ; le second repose davantage sur un usage sélectif des espaces du quartier et sur une identification à son histoire urbaine ; enfin, le dernier se distingue des deux précédents par la faible pertinence du « quartier » comme espace d'organisation des pratiques liées au logement. Ces trois types de rapports au quartier identifient des catégories sociales distinctes bien que leurs membres puissent partager un même statut socio-professionnel. Je réserve le qualificatif de « populaire » aux familles qui se caractérisent par le 1er type d'usages. En effet, ces usages caractérisent aussi les familles ouvrières étudiées dans d'autres villes européennes dans les années 1950 et 1960. L'enquête à Marzahn semble ainsi attester de l'existence d'une culture populaire européenne relativement stable dans le temps et dans l'espace qui s'illustre ici par des usages spécifiques de l'espace urbain. Néanmoins, il ne faut pas négliger les facteurs contextuels, qui permettent de nuancer cette apparente permanence. La situation du marché du logement à Marzahn dans les années 1990 est ainsi comparable à celle du quartier ouvrier de Londres étudié par Young et Willmott dans les années 1950 : dans les deux cas, nous avons affaire à un habitat dégradé ou peu valorisé épargné par la spéculation foncière et ouvert aux stratégies de regroupement familial des ménages populaires. Ainsi, comme l'ont montré les enquêtes sur les relogements en grands ensembles menées en France dans les années 1960 ou 1990, un accès contrôlé au logement peut donner lieu à des usages moins communautaires et plus atomisés de l'espace (Bidou-Zachariasen, 1997 ; Pétonnet, 1979). Ensuite, par rapport aux années 1950 et 1960, la situation des familles populaires sur le marché du travail a beaucoup évolué. Les ménages populaires de Marzahn se distinguent ainsi des ménages issus des couches intellectuelles déclassées ou des Aussiedler par l'exclusion durable de leurs membres (toutes générations confondues) du marché du travail. Dans ce contexte, l'ancrage communautaire de ces ménages apparaît comme un facteur important de leur socialisation, notamment via des activités bénévoles, qui les protègent de l'assimilation stigmatisante aux « asociaux » (Keller, 2007). Cependant, le bénévolat associatif s'apparente ici à une strate de la division du travail qui se situe en deçà du « précariat », encore caractérisé par l'alternance entre des périodes d'activité rémunérée et de non-activité (Castel, 2009, pp. 159-182). L'installation durable des ménages populaires dans des activités productives mais non rémunérées s'explique par le faible niveau de qualification et la faible diversité sociale des réseaux d'interconnaissance de leurs membres. A l'instar des catégories qu'Olivier Schwartz réunit sous la bannière des « classes populaires », ce groupe se distingue ainsi des autres par sa position dominée dans l'espace social aussi bien d'un point de vue économique que social ou culturel et par sa faible chance d'améliorer son destin social (Schwartz, 1998).

Références bibliographiques :

ALTHABE G. 1993. « Procès réciproques en HLM », dans G. Althabe (sous la dir. de), *Urbanisation et enjeux quotidiens. Terrains ethnologiques dans la France actuelle*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 13-47.

BADE, K. 2002. *Europa in Bewegung. Migration vom späten 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, München, Beck.

BADE, K. ; OLTMER, J. (sous la dir. de) 2003. *Aussiedler : deutsche Einwanderer aus Osteuropa*, Göttingen, V & R Unipress.

BEZIRKSAMT MARZAHN-HELLERSDORF, 2006. *Basisbericht 2005. Teil 1 : Demografie*, Berlin, Bezirksamt Marzahn-Hellersdorf.

BEZIRKSAMT MARZAHN VON BERLIN, ARBEITSKOMITEE 20. JAHRESTAG (sous la dir. de) 1999. *20 Jahre Bezirk Marzahn von Berlin*, Berlin, Bezirksamt Marzahn von Berlin.

BIDOU-ZACHARIASEN, C. 1997. « La prise en compte de l' "effet de territoire" dans l'analyse des quartiers urbains », *Revue française de sociologie*, n° 1, vol. 38, p . 97-111.

BORST R. 1996. « Volkswohnungsbestand in Spekulantenhand ? Zu den möglichen Folgen der Privatisierung von ehemals volkseigenen Wohnungen in den neuen Bundesländern », dans H. Häußermann ; R. Neef (sous la dir. de), *Stadtentwicklung in Ostdeutschland*, Opladen, Westdeutscher Verlag, p. 107-128.

BUNDESMINISTERIUM FÜR VERKEHR-, BAU- UND WOHNUNGSWESEN (BMVBW), 2000. *Wohnungswirtschaftlicher Wandel in den neuen Bundesländern, Bericht der Kommission*, Berlin.

CASTEL, R. 2009. *La montée des incertitudes. Travail, protections, statuts de l'individu*, Paris, Seuil.

CHAMBOREDON, J.-C. ; LEMAIRE, M. 1970. « Proximité sociale et distance spatiale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, n° 1, vol. 11, p. 3-33.

DUFAUX, F. 1997. *Recomposition territoriale et restructuration du système urbain à l'est de l'Allemagne (1950 – 1993)*, Thèse de géographie, Paris, Université Paris I-Sorbonne.

ELIAS, N. ; SCOTSON, J. 1997. *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard.

HAUMONT, N. ; JALOWIECKI, B. ; MUNRO, M. ; SZIRMAI, V. 1999. *Villes nouvelles et villes traditionnelles. Une comparaison internationale*, Paris, L'Harmattan.

HÄUßERMANN, H. ; KAPPHAN, A. 2000. *Berlin: von der geteilten zur gespaltenen Stadt?*, Opladen, Leske und Budrich.

HOGGART, R. 1998. *La culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit.

KELLER, C. 2005. *Leben im Plattenbau, Zur Dynamik sozialer Ausgrenzung*, Frankfurt/Main, Campus.

KELLER, C. 2007. « La population des grands ensembles de l'ex-RDA. Fractionnement social et luttes pour la respectabilité », *Espaces et sociétés*, n° 128-129, p. 87-101.

MARBURG, E. ; GRÜNDLING, J. ; GUTBUB, A. 2000. *Die deutschen Neubürger von Marzahn. Studie über einer Befragung der Migrantenbeauftragten des Bezirksamts Marzahn von Berlin unter Aussiedlerinnen und Aussiedler im berufsfähigen Alter mit rechtlichen und theoretischen Hilfen sowie historischen und sonstigen Information für die praktische Arbeit im Migrantenbereich*, Berlin, Bezirksamt Marzahn von Berlin.

NIEDERLÄNDER, L. (sous la dir. de) 1987. *Wohnen 86 – Marzahn*, Forschungsbericht zum 3. Intervall der Untersuchung, Berlin, Humboldt-Universität zu Berlin, Institut für marxistisch-leninistische Soziologie.

PÉTONNET, C. 1979. *On est tous dans le brouillard*, Paris, Editions du CTHS.

PINÇON, M. 1982. *Cohabiter. Groupes sociaux et modes de vie dans une cité HLM*, Paris, Direction de la construction.

RIETDORF, W. ; LIEBMANN, R. ; HALLER, C. 2001. « Schrumpfende Städte – verlassene Großsiedlungen ? », *DISP*, n° 146, p. 8-12.

ROHNSTOCK, K. (sous la dir. de) 2004. *(Keine) Platten Geschichten*, Berlin, Rohnstock Biographien.

ROWELL, J. 2006. *Le totalitarisme au concret. Les politiques du logement en RDA*, Paris, Economica.

SAINT-PIERRE (DE), C. 2003. « Créer de la localité en ville nouvelle : l'exemple de Cergy », *Ethnologie française*, n° 2, vol. 37, p. 81-90.

SCHWARTZ, O. 1990. *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du nord*, Paris, PUF.

SCHWARTZ, O. 1998. *La notion de classe populaire*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines.

STAATLICHE ZENTRALVERWALTUNG FÜR STATISTIK, BEZIRKSTELLE BERLIN, 1978. *Statistisches Jahrbuch der Hauptstadt der Deutschen Demokratischen Republik*, Berlin.

STATISTISCHES AMT DER DDR, 1988. *Statistisches Jahrbuch der Deutschen Demokratischen Republik*, Berlin, Haufe.

STATISTISCHES LANDESAMT BERLIN 1992. *Ergebnisse des Mikrozensus*, E3 : Erwerbstätige in Berlin nach Bezirken, Geschlecht und Status im Beruf.

YOUNG, M. ; WILLMOTT, P. 1983. *Le village dans la ville*, Paris, Centre George Pompidou.